

POUR UNE NOUVELLE EDUCATION

Constat et Impertinences

L'EXPLOSION des MEDIAS

LA PAROLE

Il semble que l'Homo erectus (1 à 1,5 millions d'années) pratiquait déjà un protolangage utilisant, évidemment sans aucune forme de grammaire, quelques dizaines de mots. C'est le langage "pidgin", ou encore celui des enfants de deux ans. Mais il est plus raisonnable de penser que ce sont les Homo sapiens qui inventèrent la parole (150.000 ans) et se dotèrent d'un véritable langage.

Ce fut tout d'abord de simples dialectes à usage local ; mais le brassage des populations, les conquêtes, implantèrent plus largement les langages des plus forts. Comme l'Araméen, la langue de Jésus, le Grec ancien est parlé plus de mille ans avant sa naissance. L'autorité d'un état intervient pour le normaliser. C'est Athènes, quatre cents ans avant J.C. qui impose l'alphabet ionien ; c'est François Ier qui impose l'utilisation du Français dans son royaume par l'ordonnance de Villers-Cotterêts, en 1539. Il était temps, car la littérature française n'attendait pas : dix ans plus tard, la Pléiade était là. Puis ce fut la littérature classique au siècle suivant, et encore cent ans plus tard, celle des lumières. Pourtant, dans la première moitié du vingtième siècle, malgré la chasse que leur faisaient les "hussards noirs de la république", les dialectes locaux, les patois, étaient encore très vivaces dans les familles rurales.

Depuis quelques décennies, le Français est, en France, hégémonique. Pour se donner quelques repères, notons qu'un élève moyen sortant du primaire a acquis un bagage de quelque 5.000 mots, qu'il lui faudra doubler pour accéder à une culture générale correcte, mais qu'il pourra n'enrichir que d'un millier de mots supplémentaires pour sortir de l'ordinaire ; il n'en utilisera cependant que 3.000 dans sa vie de tous les jours. Les plus curieux iront piocher dans les dictionnaires, qui en contiennent 50.000 pour les plus courants, et le double pour les plus savants.

Il y a évidemment des extrêmes. A l'un d'eux, on trouve cette population de jeunes analphabètes, que l'armée détectait tous les ans, dont le vocabulaire n'excède guère quelques centaines de mots, bien qu'enrichi de verlan et autres locutions barbares, et que certains ponctuent, surtout dans les argumentaires conclusifs, d'imprécations monosyllabiques et de coups de poing. A l'autre, il ya les lettrés, ceux qui, comme Maupassant, utilisent douze à quinze mille mots ; il y a aussi les techniciens et les savants, lesquels mâtinent allègrement leur langage de toute la terminologie spécifique à leurs domaines respectifs et où le latin de la fin du XIXème siècle a été définitivement remplacé par l'anglais.

Dans toute l'histoire de l'humanité, pour la masse des individus, et jusqu'à une époque extrêmement récente, la connaissance s'est acquise par l'observation, l'expérimentation et par transmission orale ; qu'il s'agisse de simples informations d'actualité ou de savoirs accumulés.

S'agissant des informations d'actualité, en dehors des événements locaux dont le témoignage provenait de proches, ou dont la relation était colportée par quelque aède, pèlerin, roulier ou encore chevaucheur, on n'en avait connaissance que par les institutions, et principalement par le prêche dominical de l'Église. La République y ajouta les aboyeurs publics. Ceux qui ont connu la première moitié du siècle dernier se souviennent de ces personnages qui, roulant tambour, parcourraient les artères de toutes les bourgades de France pour porter les dernières nouvelles.

La voie orale connut un sérieux rebondissement à la fin du XIXème siècle, avec l'apparition du téléphone. Sérieux, mais discret, du fait évidemment de son caractère privé. Il n'y avait cependant

encore que dix mille abonnés en 1890. Il ne touche que 43% des communes françaises en 1920 ; moins d'un français sur dix est abonné en 1970, et d'un sur deux en 1985.

Les téléphones mobiles apparaissent dans les années 90 ; il y en a un million en 1995, trente en 2000 et soixante aujourd'hui.

A peine un peu plus tard que le téléphone, la radio entra en lice, comme "Radio Tour Eiffel" en 1921. Les français posséderont 500.000 postes de radio en 1930, 5 millions en 1940, ce qui touche déjà un français sur deux. Aujourd'hui, on ne les compte plus ; ils sont, notamment, dans toutes les automobiles.

LES IMAGES

L'homme dessine, et sculpte même des figurines, avant de savoir écrire. D'ailleurs, les premiers caractères sont le plus souvent des dessins. On situe ces manifestations artistiques entre 30.000 et 20.000 ans avant J.C. voire plus. Les statuettes d'animaux en ivoire de Vogerheld sont datées du double. Les peintures de Lascaux n'ont, elles, qu'entre 16.000 et 18.000 ans.

Il ne s'agit probablement pas, au début, de communiquer, mais ça le deviendra lorsqu'on voudra faire connaître à la masse des illettrés les exploits de leurs chefs et les règles à respecter, celles de la religion en particulier. D'où la prolifération des bestiaires dans les temples, puis les églises. Les bas-reliefs, les fresques, puis les tableaux, qu'il ne faut pas réduire aux merveilleux chefs-d'œuvre de la Renaissance. Et dans le sillage de l'imprimerie, au XVème siècle, c'est l'éclosion de l'imagerie populaire. Celle d'Epinal, la plus célèbre, naît à la fin du XVIIIème. Toutes ces représentations perdureront jusqu'à ce que, peu à peu l'écriture, puis les bandes dessinées, prennent le relais.

C'est en 1826 que Joseph Niepce réalisa son premier cliché, mais on choisira l'année 1839 comme date de naissance de la photographie. Il faudra une cinquantaine d'années pour qu'apparaissent quelques tentatives de colorisation et autant encore pour que la photographie en couleur se vulgarise.

L'explosion de l'imagerie viendra par le Cinéma, à la fin du XIXème siècle ; muet jusqu'à la fin des années vingt. C'est l'époque où, entre les deux guerres, tous les cantons se dotèrent d'une salle de projection ; une fois par semaine on pouvait regarder un film, mais aussi les actualités filmées, héritières du "Pathé Journal" de 1906.

A son tour vint la Télévision ; le premier journal de Pierre Sabbagh le 29 Juin 1949 n'a que quelque 3.000 récepteurs. Le développement est fulgurant : il y en aura 500.000 en 1956 et 5 millions dix ans plus tard. Aujourd'hui, on ne compte plus le nombre de récepteurs, ni même le nombre de chaînes, mais le temps qu'un français passe en moyenne chaque jour devant son récepteur, lequel frôle les 3 heures et demi.

L'ECRITURE

Pendant très longtemps, l'écriture fut réservée à un tout petit nombre de clercs, strictement contrôlés par les institutions. Pour rester modestement dans notre hexagone, si l'on fait remonter à Charlemagne l'invention de l'école, n'oublions pas que lui même ne savait pas écrire, et que l'école en question se limitait à quelques universités. Et même si le XIXème siècle voit se développer assez rapidement un bon niveau d'instruction dans les nouvelles classes aisées nées de la Révolution, ainsi qu'un début d'alphabétisation populaire, le plus souvent à l'initiative de quelques curés, la généralisation qu'en réalisa Jules Ferry, à partir de 1881, n'a guère beaucoup plus de cent ans.

L'art de l'écriture, pourtant, remonte aux pictogrammes sumériens, apparus plus de cinq mille ans avant J.C., auxquels succédèrent deux mille ans plus tard les phonogrammes cunéiformes chaldéens, puis les hiéroglyphes égyptiens. Après, pour faire simple et sans s'égayer en d'autres continents, vint quelque trois à sept siècles avant J.C. l'alphabet étrusque, qui devint latin et donna

l'écriture onciale vers l'an 300, avant que Charlemagne (encore lui) la convertisse en caroline un demi-millénaire plus tard. C'est l'ancêtre directe de notre écriture actuelle.

Par ailleurs, le développement en occident, dans les années 1300, de la fabrication de ce papier que les chinois et les arabes utilisaient déjà depuis des siècles, permit à Gutenberg, un siècle et demi plus tard, d'inventer l'imprimerie. La production en nombre, sinon en série, des ouvrages écrits pouvait commencer. Car les tirages ne furent pas tout de suite considérables : sa célèbre Bible, par exemple, éditée en 1455, ne fut produite qu'en 180 exemplaires. Le démarrage traina en longueur : il fallut attendre l'année 1631 pour que paraisse "La Gazette" de Théophraste Renaudot, le premier journal hebdomadaire. Encore ne tira-t-il qu'à 800 exemplaires. Cent cinquante ans plus tard, en 1777, "Le Journal de Paris", le premier quotidien connu, n'atteignit un tirage de 12.000 exemplaires qu'en 1790. "Le Figaro", qui parut dans une édition hebdomadaire dès 1826, ne connut un tirage significatif que sous sa forme quotidienne, avec 56.000 exemplaires, en 1866.

Du côté de la littérature populaire, le XIXème siècle fut fécond. Mais les grands succès de l'époque n'atteignirent véritablement les masses que le siècle suivant ; sauf peut-être les romans-feuilletons, comme "Les Mystères de Paris" d'Eugène Sue que publia le très sérieux "Journal des Débats" entre 1842 et 1843 ; et dont on rapporte que le petit peuple analphabète n'hésitait pas à se le faire lire par quelque portier érudit et de bonne volonté.

En dépit de ces progrès, la défaite de nos armées en 1870 révèle l'avance prise par les prussiens sur les français en matière d'instruction publique. On en tira argument, entre autres, pour promulguer en 1881 et 1882 les lois, dites de Jules Ferry, rendant l'instruction primaire gratuite et obligatoire.

Ce fut en France le point de départ d'un extraordinaire déferlement de l'information écrite. Un événement tout récent, au regard des quelque soixante dix siècles qui s'étaient écoulés depuis les premiers balbutiements de l'écriture : la génération de mon propre grand-père, né en 1882, en fut la seconde à en profiter, et la mienne, donc, seulement la quatrième.

Certes, toutes les familles ne s'abonnèrent pas tout de suite à un journal, mais on se le passait souvent de main en main, car tout le monde pouvait le lire. Une pratique qui, dans les campagnes dura quelques décennies. Et, si on ne se constituait que rarement une bibliothèque personnelle, même les municipalités les plus modestes s'en dotèrent assez rapidement, en parallèle avec l'implantation des écoles publiques. Dès 1905, les Editions Tallandier lancèrent une collection de livres à prix réduit appelée déjà "Livre de Poche", qui participa à la vulgarisation de leur diffusion. Et cinquante ans plus tard, une nouvelle collection reprit son nom, qui fit de ces livres de véritables objets de consommation, et dont la diffusion annuelle finit par atteindre quelque vingt millions d'exemplaires à la fin du siècle. Aujourd'hui, les collections du type "Livre de Poche" se sont multipliées.

Par ailleurs, pour les seuls nouveaux titres édités chaque année, on avance le chiffres d'un millier d'ouvrages, triés parmi cent trente mille manuscrits, et tirés en moyenne à plus de sept mille exemplaires. La presse n'est pas en reste : chaque jour, près de 25 millions de français lisent au moins un journal et à peu près autant lisent chaque semaine un magazine.

Mais l'Édition et la Presse ne furent pas les seuls à profiter de ces progrès de l'écriture. Le Courrier en fut aussi un grand bénéficiaire. Certes, si l'on peut faire remonter au XVème siècle la création d'une véritable "Poste d'État", on observe que le trafic postal annuel à Paris n'est que de 12.000 lettres en 1759, dont seulement dix pour cent concernent des particuliers. Cent ans plus tard, pour l'ensemble de la France, on dénombre 158 millions de lettres, dont vingt pour cent pour les particuliers. Ce nombre dépassera le milliard avant 1914 et les 12 milliards avant 2000.

LES MULTIMEDIAS

La dernière révolution s'inscrit dans le dernier quart du XXème siècle, bousculant considérablement les champs d'action de la parole, de l'image et de l'écriture.

Vers la fin des années 1970 les ordinateurs se sont miniaturisés, avec Apple et les PC d'IBM : un nouveau mode d'écriture apparaît, doté de correcteurs d'orthographe et de puissants algorithmes

de calcul, vouant aux orties tables de multiplication, calculettes et autres règles à calcul. Ces Micros communiquent de plus en plus facilement entre eux, par disquette, CD, et bientôt par Clés USB, et enfin Internet. Car voilà Internet : 100.000 abonnés en 1996, 600.000 en 1998, 4 millions en 2000 et cinq fois plus aujourd'hui.

Enfin, les Micros deviennent extrêmement mobiles et suivent leurs propriétaires partout ; puis Internet lui-même devient accessible de n'importe où, ou presque, à l'aide des Clés 3G. Et, rêvons un peu, la dernière tendance étant de tellement disséminer les outils dans la nature qu'on parle de "mettre les ordinateurs dans les nuages".

Dans le domaine des encyclopédies en particulier, le DVD se substitue irrémédiablement aux livres imprimés, avant d'être détrôné par Google.

Puis, le téléphone mobile : encore rares et limités aux simples fonctions de téléphonie en 1990, ils sont dans toutes les poches aujourd'hui, y compris celles d'enfants du primaire, et offrent une multitude de services, incluant messagerie et télévision.

Enfin, apparaissent les Ipad et autres tablettes, conjuguant les fonctions des téléphones mobiles, des ordinateurs et de l'internet. Sans oublier les Livres Electroniques, ou "Liseuses" qui peuvent emmagasiner chacun l'équivalent de 5.000 livres et dont il s'est vendu déjà plus de 50.000 exemplaires en France.

ET MAINTENANT ?

Ainsi abreuvés d'informations, et dotés des outils les plus puissants pour les traiter, comme jamais personne ne le fut, sommes-nous plus efficaces que nos anciens pour les exploiter ?

Notre travail de documentation est indéniablement facilité.

Certes, il suffit aujourd'hui de quelques clics de souris pour réunir une bonne documentation sur n'importe quel sujet. C'est ce que j'ai fait, pour qu'un de ces "moteurs de recherches" qu'Internet met à notre disposition, me délivre, en quelques fractions de seconde, tous les secrets des grottes de Vogerheld. Et il en va de même pour toutes les curiosités de quiconque. C'est d'une commodité extrême. Au point que cette commodité d'accès permet de mettre à la portée de tous, qu'ils soient de simples maladroits ou de pervers malintentionnés, les informations les plus subversives et les plus dangereuses.

Mais ne faut-il pas aussi se poser quelques questions, relatives à l'exhaustivité des réponses obtenues, leur pertinence, et notre capacité à en pondérer l'intérêt ? Comment en effet être sûr d'avoir posé toutes les bonnes questions, comment savoir si les réponses obtenues correspondent à des réalités avérées, à de solides affirmations masquant de simples hypothèses, de vulgaires élucubrations ou, pire, des mensonges habilement habillés ? Et si nous avons su déjouer tous ces pièges, comment hiérarchiser les réponses ?

Et par ailleurs, ne serait-il pas opportun de s'interroger sur la fiabilité des outils eux-mêmes ? Le "moteur de recherche" a-t-il la puissance suffisante, ses algorithmes de travail respectent-ils toutes les règles d'éthique qui s'imposent, ne sont-ils pas biaisés pour des raisons commerciales, doctrinaires, ou encore politiques ? Qu'en est-il de la base de données explorée ?

Ces outils, aussi sophistiqués soient-ils, ne seront jamais, comme ce fut toujours le cas, que les auxiliaires à notre capacité de raisonnement, à notre intelligence, au sens le plus large.

Nous sommes submergés par les informations d'"actualités".

Dans le domaine de l'actualité, point n'est besoin de "moteur de recherche". À tout moment un déluge d'informations vous arrive en temps réel, en provenance du monde entier ; hachées par un torrent de publicité, nourries de bons ou mauvais sentiments, altérées souvent par une passion ou un engagement doctrinaire excessif. Par des milliers de canaux : radio, télévision, internet, réseaux

sociaux... Et on vous les répète quart d'heure après quart d'heure, le plus souvent dans une formulation stéréotypée qui ne fait que reprendre en boucle les dépêches d'agences, au mot et à la syntaxe près. Le moindre événement politique, ou financier, fait aussitôt l'objet d'un déferlement de slogans rabâchés à l'envie, dans toutes les tonalités partisanes, même les plus extrêmes.

Comment trier et faire une synthèse, comment rester objectif ? Peu vous y aident ; il faut en faire seul son affaire, par son propre discernement.

Il faut adapter notre enseignement à ces nouveaux outils

Notre efficacité donc, passe plus que jamais par l'habileté que nous aurons pour faire face à ce chaos d'informations dont les outils d'aujourd'hui nous inondent. Cela n'implique-t-il pas une formation tout à fait adaptée et ne doit-on pas, en conséquence, infléchir le contenu de notre éducation ?

C'est Sacha Guitry qui justifiait ses échecs scolaires répétés par son refus d'apprendre ce qui était déjà dans les livres. Que ne dirait-il pas aujourd'hui !

Mes réflexions me conduisent à les situer dans les deux premiers cycles de la formation que nous connaissons : le Primaire que l'on pourrait étendre jusqu'à la fin de notre cinquième d'aujourd'hui ou au Certificat d'Etudes d'antan, et le Secondaire, que l'on pourrait rallonger d'un an (BAC + 1).

Le Primaire

C'est le cycle de structuration, qui va de l'apprentissage de l'expression, principalement écrite, à l'apprentissage de l'art d'apprendre encore plus. En passant par l'apprentissage de la vie courante : organisation de la société, comportement social, sciences de la vie, histoire, géographie... Une immense variété de sujets qui, faute d'allègements drastiques dans leurs contenus, saturent des emplois du temps déjà déraisonnables. Eliminer tout contenu superflu, ou encore désuet, au bénéfice de synthèses, de cadres de raisonnement, de fils conducteurs, de trames, de canevas, que nos fabuleuses sources de documentation nous permettront à loisir de compléter ultérieurement. Sans aucune prétention d'exhaustivité, prenons quelques exemples.

Le Calcul

Le calcul mental, par nature, ne sera jamais remplacé par la calculatrice. Il faudra donc toujours ànonner la table de multiplication, et même apprendre encore à faire quelques multiplications, divisions et règles de trois élémentaires. Mais ne faut-il pas faire subir aux exercices à cinq chiffres le sort déjà fait depuis longtemps aux extractions manuelles de racines carrées ?

La pratique de tableurs devrait aussi s'imposer

L'Expression et l'Ecriture

L'objectif d'acquérir dans cette période un vocabulaire de base de cinq mille mots de français est tout à fait raisonnable, et qu'importe la manière. Essayons cependant de sauver encore quelque temps une poignée d'écrivains des XVIIème et XVIIIème siècle avant qu'ils ne rejoignent les Aristophane, Eschyle, Catulle ou Sénèque.

S'agissant de l'**Ecriture**, notons tout d'abord que l'utilisation généralisée de claviers renvoie le stylographe et la pointe Bic à la calligraphie. Mais le plus important, et le plus sensible, concerne l'**orthographe et la syntaxe**, tant on voit tous les jours les outrages qu'elles subissent. Tant par les agressions du langage "SMS" que par une indifférence de bien des élites. Au point qu'il ne faudra pas attendre bien longtemps pour que les enseignants eux-mêmes n'aient bientôt plus les capacités de les enseigner, ni les examinateurs de déceler les fautes.

Qui se soucie encore de l'imparfait de subjonctif et même du plus que parfait ?

Oublions donc Mérimée et Pivot et, au mieux, canalisons les dérives par des règles assouplies, qui acceptent tout ce qui n'affectera ni le sens des mots, ni celui des phrases. Et puis, n'oublions pas qu'on utilisera le plus souvent des ordinateurs dotés de correcteurs d'orthographe et même de syntaxe. Parions que ces logiciels, que l'on dit imparfaits aujourd'hui, seront un jour labellisés par de grands éditeurs universitaires et, pourquoi ne pas l'imaginer sans malice, par l'Académie Française elle-même.

Voilà pour l'**essentiel** ; s'agissant de l'**utilitaire**, on peut explorer d'autres voies.

L'une d'entre elles consisterait à admettre que notre langue étant irrémédiablement destinée à être parasitée par l'invasion de l'Anglais, et à adopter ce jargon que préconisait en 1995 ce dirigeant d'IBM, Jean-Paul Nerrière, réduit à environ quinze cents mots et doté d'une syntaxe rudimentaire. Ce serait de toute façon plus efficace que le Volapük de l'allemand Schleyer qui, à la fin du XIX^{ème} siècle, ne passa pas ses dix ans, ou même que l'Espéranto de Zamenhof qui lui succéda, avec un piètre succès.

L'enseignement du français pur, dans son intégrité, ne saurait être néanmoins abandonné, mais relèverait du **culturel**. Il serait repris dans un enseignement optionnel valorisant, pouvant être sanctionnées par des épreuves complémentaires à celles des examens traditionnels, et dotées de points additionnels significatifs. Il ne serait pas absurde de reconnaître en effet que la bonne pratique de la dissertation vaut bien celle de la natation, ou du cirque.

Le Secondaire

C'est, pour beaucoup, le cycle de la spécialisation. Une spécialisation qui devrait être réversible au moins pendant deux ou trois ans. Une des spécialisations conduit au Supérieur. Les programmes sont très variés, en fonction des spécialisations. Au regard de l'évolution des technologies de traitement de l'information, deux domaines importants : apprendre à changer de situation, de métier, et apprendre à utiliser de façon optimale les masses et les flux d'informations disponibles.

Apprendre à changer de métier, c'est avant tout se préparer à des changements radicaux et cela joue plus sur l'état d'esprit et la culture que sur des procédures. Je n'ai pas de recette.

En revanche, je crois qu'il existe des disciplines, tout à fait scientifiques, qui permettent d'apprendre à exploiter correctement les masses d'informations disponibles. Mais leur enseignement n'est probablement pas assez généralisé aujourd'hui.

La **Précision**, par exemple, tant celle des expressions que celle des nombres ; elle est même ridiculisée, par exemple, lorsque le comptage des manifestants dans les cortèges syndicaux donne des résultats qui oscillent entre un et trois millions. N'est-il pas alors ridicule de les publier et de tant les commenter d'une part, et encore plus ridicule d'avancer un nombre qui donne à croire que la précision est là du millier d'unités : 899.000, comme j'ai pu le lire récemment.

L'**Utilité** des informations, celles qui sont "nécessaires et suffisantes" : comment les déceler, les pondérer ; leur **vraisemblance**, leur **pertinence**... Il y a là une méthodologie à mettre au point et à largement enseigner, dont le calcul des probabilités et des plausibilités pourrait fournir l'armature ? La raison y serait sans doute largement gagnante, même si le loto y perdait quelques clients.

André VERDIER
Octobre 2010

Mon cher Pionce,

Je lis, avec un certain retard, le texte que tu as écrit un jour et intitulé "Constats et impertinences". Je souscris presque entièrement à tes remarques.

Globalement, je remarque que, comme beaucoup de gens, tu amalgames la langue, qui est un phénomène essentiellement sonore, donc immatériel, et sa transcription écrite. L'écriture a été inventée pour conserver des informations sonores, donc volatiles. Mais l'écriture n'est pas la langue. Un seul exemple : la langue turque s'écrivait avec des caractères arabes, jusqu'à ce que Mustapha Kemal impose l'usage de l'alphabet latin. La langue, elle, a peu évolué depuis (elle a quand même évolué, comme toutes les langues).

Pour le français, l'orthographe n'a été fixée que tardivement, disons milieu du XIXe siècle. Sous l'influence des hussards que tu cites, on en a fait une obligation. Puis, on en a fait un signe d'inculture ! Cela n'est pas arrivé à l'occitan (dont tu dois avoir au moins quelques rudiments) où cohabitent plusieurs graphies sans que cela nuise à l'intercompréhension, ni ne soulève d'objection parmi les lecteurs. Je ne te citerai qu'un exemple, le "n mouillé". En français normalisé, il s'écrit "gn", en languedocien, il s'écrit "nh" et en catalan, il s'écrit "ny". Mais tout le monde peut le lire.

Bon, me diras tu, mais nous parlions du français !

Il doit bien y avoir des mots français qui ont deux orthographes sans que personne n'y trouve à y redire. Lesquels ? Je vais chercher et te répondrai plus tard.

En fait, il s'agit là de l'orthographe que l'on qualifie "d'usage" et non pas celle qui porte sur les accords. La première pourrait être facilement modifiée sans que cela gêne quiconque. Par exemple, quel serait l'inconvénient d'écrire "filozofi" au lieu de "philosophie" ? Les italiens ont franchi ce pas et la langue italienne se porte bien. Certains objectent qu'il faut respecter l'étymologie. Pourquoi ? C'est un faux argument. Exemple : sommeil vient du latin somnonculus, qui voulait dire "petit somme" et « somme » vient du latin somnus, qui voulait dire gros sommeil, alors qu'en français un sommeil est censé être plus profond qu'un somme !

Donc, certains mots se sont éloignés de leur étymon (terme technique qui désigne le mot dont ils sont censés dériver. Un autre exemple est "water-closet" mot pseudo français auquel ne répond rien en anglais. D'ailleurs, depuis que je suis allé visiter un château médiéval pendant la réunion de promo, je ne dis plus que "latrine". Cela me semble joli et çà rime Catherine (prononcé comme les Parisiens : Catrine).

Pour l'orthographe d'accord, je serais plutôt enclin à la respecter, mais là encore, je n'abuse pas.

Certains disent : si l'on réforme trop, dans quelques siècles, on ne pourra plus lire les livres de notre époque. Je rétorque alors qu'à cette lointaine échéance, je ne serai plus là pour en juger, qu'aujourd'hui je ne lis pas Rabelais dans le texte car sa graphie est différente de celle d'aujourd'hui, que les rééditions ne sont pas faites pour les chiens, que les illettrés ont du mal à lire des textes contemporains, etc.

Donc à mon avis, toutes les discussions sur l'orthographe sont stériles. En revanche, de nombreux textes pèchent par leur construction, et leur logique interne. Ces « fautes » de construction dénotent la plupart du temps un manque d'organisation cérébrale du locuteur. On en trouve beaucoup dans la langue commune, mais quelquefois dans des textes techniques.

Pour ne prendre qu'un seul exemple, les « aides » qui accompagnent la plupart des logiciels que nous employons et qui n'aident que les gens qui connaissent déjà le sujet.

Mais, me diras-tu, il est quand même agréable d'employer de temps en temps un imparfait du subjonctif, il est bon de distinguer entre « je souhaite qu'il vienne » (subjonctif) et « j'espère qu'il viendra » (indicatif), etc., etc. Je le sais bien, mais il faut déjà avoir une certaine « culture » de la langue. Et tout le monde ne peut pas goûter le rythme, la musique, des phrases de tel ou tel écrivain, ou simplement, le choix des mots.

C'est un sujet inépuisable ! Et ce qui est notable, c'est qu'il en est du « bon » français, comme du temps : tout le monde se sent autorisé d'en parler.

A titre de dessert, je t'envoie une étude que j'ai faite il y a déjà quelque temps, sur l'étymologie de quelques mots français.

Salut à toi.

André Sauze

Aix le 28 juin 2011